

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 1 (1973)

DOI: 10.11588/fr.2001.2.46759

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Franz BOSBACH (Hg.), *Angst und Politik in der europäischen Geschichte*, Dettelbach (J.H. Röhl) 2000, XIX–231 p. (Bayreuther Historische Kolloquien, 13).

Il y a dans la peur un pouvoir de fascination que les plus courageux ont ressenti. Passant d'une incertitude à un échauffement de l'imagination, puis à une conviction pessimiste, à la croyance en une menace imminente, elle peut devenir une panique, donner lieu à un mouvement de foule, à une émeute plus ou moins grave. La peur peut être aussi un moyen de gouvernement: à la monarchie et à la démocratie, Montesquieu opposait le despotisme, fondé sur la crainte. Les régimes totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle en ont fourni des exemples. Au cours de ce colloque organisé par M. Franz Bosbach, de l'Université de Bayreuth, la peur a d'abord été étudiée sous l'angle psychologique, par MM. PUTZ-OSTERLOH et BERGSDORF, puis la parole a été donnée à un ethnologue, M. SPITTLER, qui a analysé la peur de la disette et de la guerre chez les Touareg (p. 29–52), et ensuite à des spécialistes d'histoire ancienne – n'y avait-il pas, en Grèce et à Rome, des autels de la peur? – et médiévale. M. SEGL a raconté la soi-disant découverte, en 1321, dans le diocèse de Pamiers, d'un complot anti-chrétien tramé en liaison avec les musulmans (p. 67–84). La peur peut être invoquée sous la forme de *metus justus*, de crainte légitime, pour justifier une entrée en guerre. Comme le rappelle Antje OSCHMANN, il en a été ainsi en 1630, lorsque Gustave-Adolphe a affirmé être menacé par les armements de l'Empereur, et en 1672, lorsque Charles II de Grande-Bretagne, estimant, lui aussi, son royaume menacé par la puissance navale hollandaise, jugée excessive, est entré en guerre contre les Provinces-Unies (p. 101–131). La crainte de la monarchie universelle, c'est-à-dire d'une domination exclusive de la Chrétienté, a été développée, sincèrement ou non, dans les écrits publiés en Allemagne – et ailleurs – au cours des guerres menées contre Louis XIV (p. 151–166).

L'image peut contribuer à susciter répulsion et crainte. A vrai dire, l'emblématique des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles que présente Mme Paulette CHONÉ, est si jolie qu'il n'en est rien (p. 133–150). En revanche, M. Hermann-Joseph HIERY, étudiant la peur, facteur déterminant au cours de la première guerre mondiale (p. 167–224) fait défiler sous les yeux du lecteur une série d'images réalisées afin de susciter, chez ceux qui les regardaient, la haine à l'égard de l'adversaire. Qu'elles soient d'origine allemande, anglaise, italienne ou française, elles sont d'une tristesse et d'une laideur consternantes; d'une profonde injustice, aussi. Ces affiches ou ces pages de journaux caricaturent et calomnient l'adversaire, pour en faire un ennemi aussi cruel que méprisable, une brute, un sadique, un assassin de femmes et d'enfants. Le trait est d'autant plus forcé qu'il s'agit, en ce qui concerne les affiches, de demander à ceux qui vont les voir de souscrire des bons d'armement ou d'autres emprunts destinés à poursuivre la guerre.

Le sujet était vaste, mais il a été traité d'une façon pluridisciplinaire fort intelligente. Signalons seulement une regrettable erreur (p. 26). Le discours du 3 avril 1933 n'a pas été prononcé par Theodor, mais par Franklin Roosevelt.

René PILLORGET, Paris

Ursula FUHRICH-GRUBERT, Angelus H. JOHANSEN (Hg.), *Schlaglichter. Preußen – Westeuropa. Festschrift für Ilja Mieck zum 65. Geburtstag*, Berlin (Duncker & Humblot) 1997, 386 p. (Berliner Historische Studien, 25).

Ce volume offert à Ilja Mieck par ses élèves et amis devait être à l'image d'un auteur lui-même curieux de tout, ainsi que l'atteste la liste impressionnante de ses publications, dressée ici en annexe. Son œuvre couvre plusieurs territoires européens, et des périodes fort diverses, du 16<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup>. Quelques points forts la structurent cependant: la Prusse et la France; les relations internationales; des études locales comparatives. Les contributions réunies ici nous entraînent elles aussi, de la Renaissance à nos jours, dans une promenade historique fort érudite, aussi variée que stimulante.



Une première partie regroupe celles qui concernent plutôt les relations internationales. Dans un exposé original et très bien documenté, Wolfgang KAISER s'intéresse à certains négociants marseillais du 16<sup>e</sup> et du début 17<sup>e</sup>, en relations plus ou moins avouées avec l'Afrique du nord »barbaresque«, et qui jouèrent un rôle important comme intermédiaires commerciaux et diplomatiques. Sur fond de guerre à peu près ininterrompue entre Valois et Habsbourg, et d'alliance franco-ottomane, ils arment pour la course contre le commerce génois et espagnol, vendent des équipements maritimes aux barbaresques, financent les tentatives de Sampiero Corso contre son île d'origine, écoulent à Livourne les produits de la piraterie, rachètent des captifs (chrétiens à Alger, ou musulmans à Gênes), et servent à l'occasion de diplomates officieux. Ce faisant, ils amassent des fortunes et suscitent bien des critiques, mais contribuent à une sorte d'entente qui, en préservant partiellement le commerce français des pirates, lui permet d'abaisser les coûts de l'assurance maritime et de s'assurer un avantage concurrentiel.

Gerhard SÄLTER propose ensuite un parallèle suggestif entre la fondation de la Banque d'Angleterre en 1694 et la tentative de Law en France, sous la Régence. Dans les deux cas, il s'agit, face à l'endettement excessif de l'Etat, de trouver des financements moins coûteux. Mais la fondation anglaise réussit, malgré des débuts difficiles, grâce à l'intelligence d'actionnaires capables de perdre à court terme, alors que l'entreprise française échoue face à l'égoïsme des »financiers« et de certains grands seigneurs. Au-delà, l'auteur incrimine le système politique français, qui cumule la concentration absolutiste, des clans avides, et l'absence de transparence, faute d'un Parlement à l'anglaise.

Jürgen VOSS s'est intéressé à deux projets français d'histoire du Refuge protestant, à peu près contemporains de la célèbre entreprise berlinoise d'Erman et Reclam. A l'approche du centenaire de la Révocation de l'Edit de Nantes, le pasteur nîmois Rabaut Saint-Etienne s'adresse (dès 1776) à des correspondants allemands pour rassembler des matériaux; et un peu plus tard, l'abbé Raynal surtout soucieux de cueillir d'autres lauriers littéraires après le succès de »l'Histoire des Deux Indes« fait de même à l'occasion de son exil forcé en Allemagne (1782–1783). Aucune des deux entreprises n'aboutira. Mais on admirera l'ingénuité de Raynal (*J'ai certainement infiniment de génie, la France n'a pas un historien qui puisse m'être comparé, mais les recherches m'ennuient*), et on s'étonnera moins de l'accueil réservé qu'il reçoit à Berlin (l'Auteur suggère même que Frédéric II aurait inspiré deux brochures anonymes critiquant son projet, écrites peut-être par Dieudonné Thiébault).

Bernhard SCHIMMELPFENNIG s'interroge, lui, sur la personnalité de Frère Junipero Serra (1713–1784), Franciscain de Majorque, »fondateur de la Californie«, c'est-à-dire évangéliste des Indiens de Basse-Californie, au début de la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle, et fondateur de plusieurs villes aujourd'hui célèbres. Sa canonisation, en 1988, fut précédée de vifs débats, la mémoire indienne voyant surtout en lui un massacreur et un destructeur. Tout en faisant la part de l'esprit de l'époque et de son inévitable paternalisme, l'Auteur constate, de la Relación originale de Palou (1787) aux représentations ultérieures du saint dans la sculpture, une idéalisation progressive de son image, mettant l'accent de manière sans doute excessive sur son œuvre pédagogique et civilisatrice, jusqu'à la canonisation récente.

Frédéric HARTWEG, grand spécialiste de l'histoire du protestantisme, se préoccupe ici de la contradiction latente (ou supposée), pour les protestants français, entre la fidélité à Luther, voire la solidarité avec la Prusse des huguenots, et la loyauté nationale. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les soupçons et les procès d'intention de certains catholiques masquent mal une querelle de politique intérieure, les protestants étant assimilés par ailleurs à la Révolution française et à son héritage – ce qui justifie symétriquement l'enthousiasme de Michelet pour Luther, voire en 1866 le parti pris de certains publicistes en faveur de la Prusse protestante. Dans le climat de tension qui suivit 1871, les protestants français se trouvèrent sur la défensive, comme on le vit en 1885–1889 notamment, lors des bicentennaires – l'affaire Dreyfus avivant encore les querelles un peu plus tard. En 1914–1918, cependant, la sympathie reli-



gieuse et culturelle pesa bien peu face aux passions nationales. L'exemple de l'Alsace, principal foyer du luthéranisme en France, montre enfin, avec le débat sur l'usage de l'allemand, combien la tension pouvait être douloureuse entre la fidélité à des traditions particulières, et la loyauté à un Etat national unificateur et toujours soupçonneux.

Horst MÖLLER se penche sur une histoire plus récente, celle du retour en Allemagne, après 1945, des émigrants appartenant aux professions culturelles qui avaient fui le nazisme (leur nombre est estimé à quelque 5500 personnes, dont un quart environ seraient revenus dans les Etats successeurs du III<sup>e</sup> Reich). Les scientifiques furent moins concernés que les littéraires, les plus jeunes moins que les plus âgés (ce qui s'explique dans les deux cas par le problème de la langue). L'Allemagne de l'est fut plus accueillante dans les premières années, par une volonté délibérée des autorités, mais aussi du fait de l'enthousiasme de certains émigrés. Par la suite, on se tourna davantage vers l'ouest. L'article, qui concerne surtout Berlin, énumère toutes sortes de personnalités ayant contribué après leur retour à la vie littéraire, universitaire, musicale, théâtrale de l'après-guerre, voire pour quelques-unes à la vie politique.

Pierre-Paul SAGAVE, dont le cœur balance toujours entre Paris et Berlin, nous offre ici une double promenade architecturale dans les années 1945–1995. Par un parallèle ingénieux (peut-être un peu forcé quelquefois), il débusque les similitudes, au-delà de situations de départ très différentes, Paris n'ayant pas été détruit, quand Berlin l'était aux trois quarts. En négatif, ce sont les immeubles répétitifs de style HLM à Berlin-est comme dans la banlieue parisienne. En positif, les grands travaux de l'Etat, ceux de Pompidou, Giscard et surtout Mitterrand à Paris, et ceux qui ont suivi la réunification à Berlin – dans les deux cas, on semble se plaire au bord des rivières. Le parallèle se conclut (pour l'instant) avec le Forum des halles et le nouveau Zentralbahnhof, nœuds ferroviaires et centres commerciaux à la fois, symboles du XXI<sup>e</sup> siècle.

La seconde partie du volume s'ouvre sur la contribution de Sabine VOGEL, « Pierre Charly et ses femmes ». Ce nom mystérieux cache le père de la célèbre poétesse lyonnaise Louise Labé, la « belle cordière », un artisan « cordier », devenu « canevasier », c'est-à-dire artisan-marchand. L'auteur nous montre sa progression sociale au fil d'une longue vie et de trois mariages fructueux (Labé n'est que le nom du premier mari de sa première épouse, dont il hérita l'affaire, tandis que Louise naquit du dernier mariage). Cet article permet d'entrevoir la société lyonnaise de la première moitié du 16<sup>e</sup> siècle, assez fermée au sommet, mais laissant une certaine marge d'ascension à l'étage moyen. Pour l'étape suivante, il pouvait être souhaitable de faire des études, mais c'est curieusement une fille qui suivit cette voie.

L'ascension sociale par le savoir, ce fut le parcours encore plus remarquable du chancelier de Brandebourg Lamperts Distelmeyer (1521–1588). Dans une longue et savante étude, Knut SCHULZ retrace l'histoire de sa bibliothèque exceptionnelle, complétée par son fils jusqu'à atteindre plusieurs milliers de volumes, et acquise ensuite des héritiers Lynar par la ville de Halle. L'auteur en reconstitue un inventaire partiel, qui met en évidence, à côté des outils de travail du chancelier (livres de droit et ouvrages de référence), le goût de son fils pour la théologie calviniste et les récits de voyage en Amérique.

L'article d'Eckart BIRNSTIEL nous ramène à la France, celle des guerres de religion, dont il présente un aspect peu connu, les chambres de justice « mi-parties » ou « tri-parties » ayant fonctionné de 1576 à 1679 pour examiner les contentieux opposant des catholiques et des protestants. Imaginée par Henri III, la formule fut consacrée par l'Édit de Nantes, et mise en œuvre surtout dans le « croissant protestant » du sud de la France. Malgré des incertitudes sur le statut juridique des chambres (au sein ou à côté des Parlements), sur l'étendue de leur ressort ou leur composition, elles fonctionnèrent assez bien et contribuèrent à pacifier le pays (l'Auteur fournit en annexe un récapitulatif très utile sur les données relatives à chacune des chambres).

Klaus MALETTKE traite ensuite des rapports de la Couronne et des « grands », entre 1610 et 1630. Si la minorité de Louis XIII oblige la monarchie à des concessions assez humiliantes



de 1610 à 1617, le pronostic de Condé sur l'avènement du »temps des princes« ne se vérifie pas, ils sont trop divisés pour cela, et les états-généraux de 1614 se retournent contre eux. Après le coup d'État du Roi contre Concini, l'Auteur montre que l'autorité royale est aussitôt sensiblement renforcée, quoi qu'on en ait dit, avant que les principes fermes de Louis XIII trouvent enfin un instrument incomparable en la personne de Richelieu, qui assure peu à peu son emprise et consolide ses réseaux de 1624 à 1630.

Sans remettre en cause les hiérarchies sociales, Richelieu voulait des sujets obéissants à tous les niveaux. Il n'aurait peut-être pas désavoué l'auteur du »Projet d'une dixme royale« qui plaidait, en 1707, par compassion envers les plus misérables, mais surtout dans un souci d'efficacité fiscale, pour l'égalité de tous les sujets devant l'impôt. Reiner HANSEN utilise le célèbre écrit de Vauban comme une source démographique, dont il tire au terme d'une analyse serrée, et de comparaisons diverses, notamment avec le »Tableau de la population de la France« d'Expilly (1780), un certain nombre d'enseignements plutôt convaincants. Il fait aussi ressortir ingénieusement certains non-dits du texte, en particulier le glissement de la notion d'ordres privilégiés à celle de groupes fonctionnels (où la noblesse se fondrait dans les gens d'épée, et le clergé dans les gens de robe), voire à une hiérarchie fondée sur le revenu.

L'exposé de Katharina GUDLADT concerne les trois grandes-loges anciennes de Prusse, celle des trois globes, fondée en 1740 sous le patronage de Frédéric II, celle de l'Amitié – dite aussi d'York – (1764), et la Große Landesloge (1770). Elle retrace à grands traits l'histoire de leurs scissions et réconciliations (bien que beaucoup de documents aient été perdus ou détruits à l'époque nazie), et nuance fortement certains poncifs quant au caractère égalitaire et éclairé des loges prussiennes. On y retrouve les hiérarchies de la société et les formes de l'apparat (jusqu'à la caricature dans certains cas), ainsi qu'un goût du mystère et du rituel plus religieux que philosophique. A la différence des académies et sociétés de pensée, cimentées par le goût du savoir, la franc-maçonnerie, tout en participant de l'esprit général du siècle, répond d'abord à un désir de sociabilité et à un déficit de religiosité, qui en font une sorte d'Église des lumières (»Kirche für Aufgeklärte«), selon l'heureuse formule proposée par l'Auteur.

Sur la base d'une enquête fiscale inédite de 1747, Wolfgang NEUGEBAUER remet en cause quelques idées reçues dans l'ordre des échanges économiques. Loin de vivre en complète autarcie à cette époque, les campagnes et les petites villes de province du Brandebourg consommaient en assez grande quantité des produits français importés (sauf exception) de façon »médiante«, par Hambourg le plus souvent, quelquefois par Francfort-sur-l'Oder. Sans atteindre la diversité et la quantité que l'on constate à Berlin ou à Potsdam, cette consommation provinciale ne se limitait pas au vin ou au »Branntwein«, elle concernait aussi divers produits coloniaux (colorants, cassonnade), ainsi que certains textiles, et contribuait au déséquilibre commercial que le traité franco-prussien de 1753 s'efforcera de corriger. Une question vient à l'esprit, qui reste ici sans réponse: ce phénomène est-il propre au Brandebourg, lié peut-être à l'héritage huguenot, ou se retrouve-t-il dans des régions voisines, en Saxe par exemple? Si tel était le cas, il conviendrait en effet, comme le suggère l'auteur, de revoir certaines thèses traditionnelles.

Claudia ULBRICH, historienne des femmes et du monde rural, se demande après Arlette Farge pourquoi les femmes sont d'ordinaire absentes de l'histoire des contestations et révoltes paysannes. A partir de quelques exemples, elle les montre en réalité actives lors de certaines phases, les plus émotives, qu'il s'agisse de la mobilisation des esprits, du déclenchement de l'émeute, voire de la libération des prisonniers. Mais elles restent en retrait quand il s'agit de prendre les décisions collectives, et n'en subissent pas moins les conséquences comme leurs époux. Il n'était pas si facile d'échapper aux modèles régissant les conduites masculine et féminine.

La contribution d'Angelika SCHASER tire le meilleur parti de correspondances judiciaires échangées dans les années 1780, à propos de la fuite, à Göttingen, d'un étudiant endetté



originaire de Hermannstadt, dans les Siebenbürgen (alors dans les Etats des Habsbourg, aujourd'hui en Roumanie). Elle se livre à ce propos à des considérations tout à fait intéressantes sur les rapports, parfois conflictuels, entre la ville et l'Université de Göttingen, sur l'ouverture des Siebenbürgen à l'Aufklärung malgré les réticences de Vienne, et surtout sur la situation des »Schutzjuden«, juifs admis à résider à Göttingen par l'électeur de Hanovre, commerçants et prêteurs appréciés des étudiants, mais plus ou moins bien tolérés par les bourgeois.

Enfin Etienne FRANÇOIS s'efforce de corriger l'image de déclin que l'on donne habituellement de la Rhénanie au temps de l'Aufklärung. S'il est vrai que nulle métropole n'y émerge, il existe à côté des centres traditionnels comme Cologne, tout un réseau de petites villes, les unes récentes, créées pour servir de résidences princières (Bruchsal, Karlsruhe, Mannheim), les autres anciennes, vouées au commerce et à l'artisanat (Francfort, Krefeld). D'autre part, si les centres de la création littéraire et de l'édition se trouvent désormais plus à l'est (Weimar, Berlin, Leipzig), il existe en Rhénanie un public important pour les journaux et les livres, et les progrès spectaculaires de la tolérance religieuse, comme la présence de nombreuses sociétés de lecture, attestent la pénétration des idées éclairées – pour les loges maçonniques, la contribution, dans ce même volume, de K. Gudladt, invite à nuancer peut-être l'interprétation donnée ici, mais on notera la continuité entre les illuminés et les futurs jacobins de Mayence.

Voilà donc un volume particulièrement riche, où le lecteur prend un grand plaisir à flâner, appréciant aussi que ces articles si divers aient en commun d'être écrits dans un style simple et clair. Un exemple d'érudition modeste, un volume à l'image de son dédicataire, et qui lui fait honneur autant qu'à ses auteurs.

Michel KERAUTRET, Paris

Angela GIEBMEYER, Helga SCHNABEL-SCHÜLE (Hg.), »Das Wichtigste ist der Mensch«. Festschrift für Klaus Gerteis zum 60. Geburtstag, Mainz (Philipp von Zabern) 2000, XVI–663 S. (Trierer Historische Studien, 41).

Diese Festschrift gilt einem Historiker, der an der Universität Trier lehrt und sich an viele Gebiete herangewagt hat. Dem Grundsatz folgend, »Das Wichtigste ist der Mensch«, suchte Klaus Gerteis immer Lebensläufe und Strukturen zusammenzufügen, den Anteil der Menschen am Verlauf der Geschichte herauszufinden, mithin den anthropologischen Charakter der Strukturen und deren Geschichtlichkeit zu betonen.

Seine annähernd 100 Schriften betreffen nicht nur Leopold Sonnemann, einen Lokalpolitiker, der sich in Frankfurt am Main um das Gemeinwohl verdient gemacht hat, und die Kritik, die das Bürgertum im Südwesten des Alten Reiches vor der Französischen Revolution an der unumschränkten Monarchie übte. Sie zielen auch auf die Städte in Deutschland in der Frühen Neuzeit hin, ebenso auf jene Auszweigungen der Forschung, in deren Mittelpunkt der Alltag, das Post- und das Verkehrswesen stehen.

Die Festschrift schließt 32 Aufsätze ein, die auf die Antike und das Mittelalter genauso zugeschnitten sind wie auf die Neuzeit und die Zeitgeschichte. Und sie greifen über Europa hinaus. So untersucht Jürgen G. NAGEL die Geschichte der Stadt in Indonesien in der Frühen Neuzeit, Erich KETTENHOFEN die Stadt im alten Israel, Innocent NSENGIMANA die wechselvollen Beziehungen zwischen den Mächten Europas und Ruanda vom Ende des 19. Jhs. bis 1952.

In dem Aufsatz »Der Historiker als Zinnfigurensammler« weist Ulrich LEHNART auf die Leidenschaft des Jubilars, Zinnfiguren zu sammeln, sie in Beziehung zur Militär- und Kulturgeschichte zu setzen, sie aber auch anhand von Quellen zu zeichnen, zu gießen, zu bemalen, in selbst gebaute Dioramen einzufügen und einem breiten Publikum vorzustellen.